

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Number 11, September 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1978). Review of [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (11), 45–47.

# Le théâtre qu'on joue

par André Dionne

## *Sainte Carmen de la Main*

au Théâtre du Nouveau Monde

Revenant d'un stage à Nashville où elle a perfectionné ses « yodles », Carmen est attendue par les habitués de la Main. Comme le messie. Tous ces exploités sont contents d'entendre ces nouvelles chansons qui les concernent, les valorisent, leur disent la beauté de leur condition. Les seuls mécontents : Maurice, le roi de la Main, Tooth Pick, la terreur de tous et Gloria, la chanteuse déchue. Carmen à la fois adulée et détestée connaît un destin tragique. L'éveil des consciences l'amène à sa mort.

Rencontre symbolique plus dramatique que tragique du destin d'une chanteuse western, d'un auteur joualisant et d'un Québec aliéné.

Après quelques représentations seulement à la Compagnie Jean Duceppe (1975) inc. et une semaine de lecture publique en 76, *Sainte Carmen de la Main* de Michel Tremblay tente sa chance dans un nouveau théâtre. La pièce n'a pas changé mais la mise en scène d'André Brassard rend le spectacle plus accessible.

Les décors de Guy Neveu représentent les deux côtés de la Main avec ses néons criards, ses devantures aguichantes. La loge de Carmen devient le centre de cette tragédie. L'autel du sacrifice où l'on immole la victime inspirée. Les costumes de François Laplante restent dans le ton réaliste. Travestis, homosexuels, lesbiennes, marginaux de toutes sortes se reconnaissent trop facilement à leurs déguisements. Même Carmen, Maurice, Gloria et Tooth Pick ressemblent aux vedettes de la Main.

En fait il n'y a que le texte de Tremblay qui rappelle par sa structure et ses chœurs la tragédie grecque. Les failles sont aussi évidentes qu'en 76. Les monologues abondent. Trop abstraits. Trop didactiques. Sentant l'explication encore « plus fort » que la graisse de frites sur la Main.

Heureusement que les comédiens sous l'habile direction de Brassard, rendent le récit plus vivant. Michelle Rossignol (Carmen), Pierre Dufresne (Maurice), Carmen Tremblay (Gloria) et Marc Legault (Tooth Pick) déploient toutes les ressources de leur talent mais nous les sentons constamment limités par un verbe trop prédicateur.



Michelle Rossignol et Carmen Tremblay dans *Ste-Carmen de la Main*.



Johanne Garneau, Guy l'Écuyer et Jean Perraud dans

## *L'École des Rêves*

au Théâtre d'Aujourd'hui

Jean-Claude Germain, sans aucun doute le plus important de nos auteurs actuels tant par sa vision critique que par son langage québécois, réussit dans *L'École des Rêves* à faire éclater tous les carcans de la réalité. Il récupère notre passé folklorique, l'éclaire de la bêtise pour créer des rêves tissés de l'étoffe du pays qui nous nourrit. Délires. Humour. Calembours. Distanciation volontaire qui nous implique, nous force à la critique, corrige notre myopie nationaliste.

Berthelot PetitBoire et Épisode Surprenant, les deux comédiens ambulants d'*Un pays dont la devise est je m'oublie*, continuent leur apostolat pré-culturel de village en village. Ils sont accompagnés d'un enfant d'la balle, une jeune fille qui désire faire du théâtre. Nous assistons à leurs rêves qui s'interpénètrent mais jamais au spectacle qu'ils donnent. Ils nous font vivre dans les coulisses de notre subconscient. Quand Surprenant nous parle de ses parents qui faisaient du grand théâtre dans leur maison, nous ne pouvons nous sentir plus concernés. Il en est ainsi pour la parade de la Saint-Jean-Baptiste. Une page d'histoire. Une fête. Une foire. Une création collective racontée par Épisode Surprenant plus prenante encore que toutes les bouffonneries organisées par les premiers ministres et leurs deus ex-machina.

Et le rêve continue plus avant dans le paradigme humain. Démésure provoquant la fête perpétuelle : Jeux verbaux. Chansons. Danses. Déguisements. Situations. Toute la panoplie issue de l'imagination débridée de Jean-Claude Germain, laquelle n'a d'égal que les agissements originaux et détraqués de nos ancêtres.

Le Théâtre d'Aujourd'hui nous accueillait d'ailleurs dans une salle décorée pour la circonstance. Étoiles au plafond. Croissants de lune aux fenêtres. Praticables serpentant dans la salle. Paravants facilitant les changements de scène. Des décors fonctionnels de Claude-André Roy. Accompagné d'une musique de circonstance de Jean-Claude Tremblay brillamment interprété par Christian Gauthier, le rêve devient couleur. Tout comme la mise en scène de l'auteur lui-même. Toujours alerte. Pétillante. Mordante. Et les trois comédiens Guy L'Écuyer (Épisode), Jean Perraud (PetitBoire), Johanne Garneau (l'enfant d'la balle) nous étonnent par leur versatilité, leurs prouesses, leur « nommé-lé, je l'ai ». Après avoir vu la version abrégée de *L'École des Rêves* montée par Jean Perraud au Théâtre des Ancêtres, nous pouvons davantage apprécier les talents de metteur en scène de Jean-Claude Germain. Comme si l'osmose texte-jeu ne pouvait se réaliser que sous sa houlette.

---



---

## Sonnez les matines

au Théâtre du Rideau Vert

Après avoir monté *Maria Chapdeleine* en début de saison, le Théâtre du Rideau Vert nous présente une autre pièce qui témoigne de notre passé clérico-campagnard, *Sonnez les matines*. Le succès de ce vaudeville de Félix Leclerc tient-il plus du contexte socio-politique véhiculé par le P.Q. que de la qualité de la pièce elle-même ?

Un sujet facile. Les théories familiales d'un curé confrontées à la pratique quotidienne de l'élevage des enfants. Un presbytère transformé en garderie. Un prêche suave sur la revanche des berceaux. Un peu de tout sur la vie bucolique

québécoise. De quoi divertir gentiment tous les amateurs de folklore et de nationalisme.

Janine Sutto qui signe sa première mise en scène, donne à la pièce — malgré les failles évidentes de la structure dramatique — un rythme enjoué. La caricature se regarde bien même si elle est peu subtile. Grosse comme nous avons déjà été et comme nous le sommes encore. La distribution reste dans le même ton. Égale. Sans surprise. Edgar Fruitier (le curé), Jean-Pierre Chartrand (le vicaire), Juliette Huot (la ménagère) nous servent allégrement les clichés du vaudeville. Même les enfants entrent dans leur jeu. Les rires du public sont gras, campagnards à l'image du texte, du jeu mais ils témoignent de notre vécu collectif peut-être plus que la pièce elle-même.

# Orgasme I: Le Jardin

au Théâtre Expérimental de Montréal

À la suite d'ateliers d'écriture, le Théâtre Expérimental a préparé trois spectacles : *Orgasme I, II, III*. Le premier de la série, *Orgasme I : Le Jardin* nous plonge au coeur d'une nature sauvage où l'homme s'étonne d'être son propre fossoyeur. De la boue lui-même, il doit renaître de son excrément. S'ondoyer terreux. Découvrir l'onanisme cosmique. Fini l'absolu abstrait et désincarné. Place à l'orage. Place à l'orgasme.

Une fillette s'aventure dans un jardin sous l'oeil d'un personnage étrange (mi-homme, mi-bête) qui chante le rut. Il participe à l'éveil sensuel de ces natures. Il fait le panégyrique de la patate jusqu'à l'alléluia. Les autres continuent la même démarche orgasmique. La sorcière nous lit une nostalgique lettre d'amour. Les roches s'animent, parlent, aiment. Le guerrier fait la cour à la pierre. Les fossoyeurs cherchent à reconstituer un corps éclaté, morcelé. Les paléontologistes dissertent stupidement sur leurs découvertes. Le jardinier plante des corps. L'homme et la femme se vautrent dans la boue originelle jusqu'à l'orage final.

Autant d'images juxtaposées qui s'engluent. S'effritent. Appellent la paramnésie du spectateur. C'est l'éloge de la déraison. La dérive orgiaque. Craché dans un style dru, glauque et éclaboussant. Ce sont les enfants de Gauvreau mordant dans des oranges vertes.

Serait-ce enfin l'acceptation globale ?

Certainement la découverte d'une forme créatrice de sens. Des rythmes déliant les corps. Les comédiens de la cellule



Jean-Pierre Ronfard dans  
*Orgasme I : Le Jardin*

autogestionnaire (Normand Brathwaite, Robert Claing, Joan Delcourt, Robert Gravel, Anne-Marie Provencher, Alice Ronfard, Jean-Pierre Ronfard et Christian Saint-Denis) produisent un spectacle original. Les effets verbaux et gestuels s'appellent, se repoussent jusqu'à la tempête finale. La scène la plus réussie à tous les niveaux demeure la dernière. Les deux comédiens germant dans leur bain de boue nous ramènent à l'origine du jardin, de l'orgasme physique et verbal.

---

---

## À ma mère, à ma mère, à ma mère, à ma voisine

---

---

au Théâtre Expérimental de Montréal

Depuis quelques années déjà, le féminisme se développe dans toutes les directions. Ce fut d'abord la grande revendication pour avoir la même société fuckée que l'homme. Mais avec le spectacle du Théâtre Expérimental, nous assistons à une auto-critique de la femme prise dans ses propres guenilles.

Une reine-mère momifiée trône sur ses filles. Commande. Dirige. Les façonne à son image. Ces dernières se révoltent, détruisent cette forteresse frigide, mais se rendent compte de leur impuissance dans cette société qui dit encore : T'es juste une fille. Il reste à faire la conquête de son propre corps. Se battre pour l'abolition des rôles. Démontrer ses capacités physiques. Rallier toutes les voisines. Continuer ensemble debout.

Voilà la démarche collective que les comédiennes Louise Laprade, Nicole Lecavalier et Pol Pelletier nous ont livrée comme un véritable combat physique. Peu de décors. Des accessoires très symboliques (oranges, canne à pêche etc.). Des costumes touchants : la momie, la veste de casseroles servant à la fois d'armure et de son de rassemblement. Une rigueur dans la mise en scène qui relève de la plus haute stratégie guerrière. Le tout baignant dans un climat de violence physique et psychologique qui nous porte à penser que la femme après avoir enfanté les autres se retrouve devant une tâche encore plus difficile : s'enfanter elle-même.